

Hortense Dufour

La garde
du
cocon

Roman

Flammarion

Extrait de la publication



Hortense Dufour

Hortense Dufour a déjà publié La Marie maraine, roman, qui lui a valu le Grand Prix des lectrices de "Elle" et qui a été adapté au cinéma sous le titre "L'empreinte des géants"; Le Bouchot, L'Ecureuil dans la rue. Elle vit actuellement à Paris.

La garde du cocon

Trois femmes : Laura Pondia, sculpteur; Josépha Lacolère, écrivain; Orlanda Ravel, pianiste. Trois artistes engluées dans la toile de leur passion, de leur impuissance et de leur folie, et que seul l'amour de l'art, l'amour des êtres, pourrait délivrer des obsessions qui les harcèlent. Toutes trois vivent au bord de la Marne, dans des maisons humides, envahies par les araignées et que les crues, régulièrement, inondent. Maisons-pièges, aimées et exécrées, car elles sont le symbole de la décrépitude et de l'enlèvement qui menacent celles qui les habitent. Mais que ce soit grâce à leur art ou à leur amour, ces femmes poursuivent avec rage, au cœur même de la décomposition, une quête désespérée du bonheur.

Autour d'elles, évolue une population grotesque de personnages vils et décadents. Le mime Korfou, homosexuel dont le show consiste à mimer chaque soir, dans une cage de verre, l'araignée tissant sa toile et dévorant sa proie; les coiffeurs, amis du mime, grandes folles dont le plus vif désir est de tondre les femmes qu'ils haïssent. Il y a encore Tosca, femme de ménage des trois artistes, créature dépravée et scatologique qui, pour quelques sous, se livre aux plus répugnantes pratiques avec un vieillard richissime. Puis enfin, Mouny, éditrice géniale et monstrueuse, vivant dans l'abomination de tout ce qui a trait au bonheur.

Tous ces êtres s'entremêlent, se poursuivent, se fuient dans une sorte de danse de mort où la vie et les désirs de chacun surgissent peu à peu des miasmes pour révéler le but fondamental par eux tous poursuivi : la conservation, la "Garde du Cocon".

Par une écriture brute d'une grande violence, Hortense Dufour parvient à faire surgir de cet univers ténébreux, où chacun s'entredévore, les lueurs d'un avenir plus limpide où espérance et amour conservent, en dépit de tout, leur chance de triompher.



9 782080 660459

FF 6045 87-VIII

Extrait de la publication

89,00 FF

LA GARDE DU COCON

HORTENSE DUFOUR

**LA GARDE
DU COCON**

roman

FLAMMARION

© Flammarion, 1987.
ISBN : 9782081293274

*A Françoise Verny,
avec ma vive affection.*

« Le fondement de tout bien
et de tout mal est l'amour. »

Spinoza

LE NOTAIRE

Hem! Hem! Ceci est ma bronchite chronique. Comprenez-moi bien : je suis le notaire. Je n'existe pas beaucoup. Je ne me suis en fait jamais regardé dans une glace. Ma vie se passe dans mon bureau et quand je dis « ma vie », j'y inclus l'essentiel de mes émotions. Moi, homme chauve, taché de son, je goûte secrètement des joies coupables car je me réjouis des vilaines histoires de mes clients.

Mes clients me confient plus de secrets qu'à ceux que l'on appelle des amis, système huileux sur les rouages hypocrites des hommes. Mes clients déposent chez moi leurs détestables révélations de façon à protéger cet aspect dérisoire des choses qui, pourtant, mènent les êtres : l'argent.

Dans le fond, je me demande si un notaire n'est pas choisi malgré lui pour constituer la garde du cocon de ce pauvre monde.

La garde du cocon... Ou le crachat de l'araignée au moment où elle tisse la toile pour capturer ses proies, conserver ses biens, avouer ses attentes, révéler ses crimes.

Dans mon grand coffre, je détiens : les testaments – nombreux –, les donations – rares –, le nom des pères

biologiques, les usufruits, enfin tout ce qui compose la vidange d'une société française où vous trouverez quelques personnages dont l'histoire – les histoires à suivre – constitue la panacée d'une vie notariale.

Ma femme, qui est aussi ma femme de ménage selon le souhait de beaucoup d'hommes, cire avec furie le parquet de la salle d'attente mais n'a jamais pu obtenir, sauf de Maryvonne, épouse de Gaétan, que les clients chaussent les patins. Pourtant, une vingtaine de patins attendent ostensiblement à l'entrée. Ma femme est charentaise, donc soucieuse de ses parquets plus que de beauté ou de poésie. Pendant la guerre, sa mère avait obligé un officier allemand à enfiler les gros chaussons de laine nommés justement « charentaises » et quand il claquait des talons pour dire bonsoir – il était fort poli comme tous les occupants –, cela manquait évidemment d'un peu d'élégance. Mais les parquets restèrent propres jusqu'à la Libération. Libération de quoi et de qui? Je me le demande encore.

Donc, ma femme écoute aux portes tout ce qui se dit dans mon bureau : les propos quasi insensés sur les séparations de biens, les expropriations, les droits de brouette, les mitoyennetés, les renonciations, les spoliations, les efforts désespérés de bien de parents pour déshériter les brus, les gendres, bref l'engeance bien nommée « pièces rapportées ». Les épouses avides d'usufruits et sans profession posent sans cesse la même question :

– Si je viens à décéder et qu'il en épouse une Autre, est-ce que l'Autre aura la jouissance de...?

Hem, hem... ceci est ma bronchite chronique.

– Bien sûr, chère madame, bien sûr...

Rien de plus détestable que les femmes; rien de plus avare ou clochard que les hommes...

Je suis le notaire. Tout ce qui va suivre est au fond de mon grand coffre et ne me regarde pas. Mon principal devoir : l'oubli. Ma seule vertu : le silence. Mon unique amusement : la Garde du cocon. Mon compte en banque vient de la mort.

Je suis le notaire. C'est-à-dire le prologue et la conclusion.

ÉVANGÉLINE

A quatorze ans, j'ai eu une très grave dépression nerveuse. Alors maman, une sculptrice célèbre du nom de Laura Pondia, m'a emmenée chez le Dr Simplon, à la clinique des Lilas Bleus, non loin de Sancy, petit village près de la Marne où elle habite. La maison de maman s'appelle la Bugaudière. Ils ont tous à Sancy des maisons avec des noms ridicules. Régulièrement, elles sont inondées au moment des crues. C'est bien fait.

Jusqu'à onze ans, j'appelais maman « maman »... Je l'aimais sans doute puisque je ne la quittais guère, j'admirais ses gestes à la fois doux et virils quand elle taillait un gros bloc sans forme. Régulièrement, elle me faisait un shampoing et me coupait les cheveux au carré. Elle a tellement de goût et d'habileté dans les mains que sa coupe me donnait une tête de page. Mes cheveux vivaient, aériens, brillants, dorés. Des plumes. De la soie.

Je restais un long moment la tête penchée, les yeux clos. Je me laissais faire, vaguement endormie, proche d'un étrange bonheur. Un jour comme celui-là, vers quatorze ans, un jour de shampoing, j'ai demandé à maman :

– Qui est mon père? Tu ne m’as tout de même pas faite toute seule?

– En quelque sorte si, a dit la voix plus sourde, la voix de Laura. J’ai voulu un enfant à moi. Je suis ton père et ta mère. Le reste, j’ai oublié. Ne m’en parle pas, veux-tu?

Les ciseaux se sont fait coutelas. J’ai mal. Je suis divisée; décapitée. J’ai la gorge sèche. Je ne veux plus que cette femme Laura me touche.

Maman est devenue soudain très violente. Elle a jeté brosse et ciseaux. Depuis, une partie de mes cheveux est restée mal taillée. Ils ont poussé n’importe comment, je ne sais plus rien de leur teinte. Leur longueur? Une gerbe glauque que je lave rarement, retenue par un élastique. Hideuse: je suis devenue hideuse. J’ai grossi. Maigri. J’ai eu des boutons, un eczéma sur les avant-bras. Ma vue s’est troublée. Je porte des vilaines lunettes pires que celles de Petit-Louis, le boiteux de l’Institut médico-légal où je travaille.

J’ai longtemps eu des insomnies dans la chambre jaune, au-dessus de l’atelier de Laura. De ma fenêtre, on voit la Marne où douze ans auparavant, Léon Péchon, sociologue très connu, s’est noyé après une obscure histoire au sujet de ses publications. Tout le pays en a parlé d’autant plus que son cadavre a été découvert aux écluses de Sancy, un mois plus tard. Le Groupe était à son enterrement. J’étais très jeune et pourtant, la Marne en entier m’est entrée par le nez. L’eau. J’ai longtemps rêvé du corps de Léon Péchon couvert de cloques. Son cercueil puait.

Je ne veux pas qu’un homme me touche. De l’eau. De l’eau verdâtre aux orteils; je vais me noyer. Le jour des cheveux j’ai eu mes règles. Le liquide infâme était

partout. Dès que l'on a ses règles, on peut procréer. Toutefois, je n'ai plus eu de règles pendant les mois qui ont suivi et Laura disait :

– Je t'en prie, accepte de voir le Dr Simplon.

A l'étage en dessous, j'entends Laura tousser en maniant la scie électrique sur le gros bloc translucide. La poussière lui donne de l'asthme. J'entends rire. Orlanda est là. Ou Josefa. Elles sont gentilles avec moi. Elles fument beaucoup, portent des vêtements excentriques, surtout Josefa.

Je les devine meurtries, assez folles. Gérard et Edmond sont les seuls hommes que l'on voit constamment chez Josefa. Des hommes? Allons donc! Elle a raison d'avoir choisi ces deux volailles. Les hommes n'existent pas. Ne me toucheront pas. Ainsi Glaenda, l'amant d'Orlanda, la plaque sans cesse et Gérard lui jette des regards langoureux. Au fond, je les déteste tous. Si j'ai accepté d'entrer aux Lilas Bleus c'est pour les fuir les fuir les fuir...

Au début, je voyais les murs se gondoler. J'ai maigri de onze kilos. Orlanda me soutenait d'un côté, Josefa de l'autre. Tosca, la mouche du coche, fermait la marche. Tosca se mêle de tout, vit dans le pays de revenus douteux, se croit l'amie et la confidente, vole régulièrement de l'argent à maman Laura et convoite son beau collier d'ambre qui ne la quitte jamais.

Tosca est presque naine avec des bottes à talons en faux serpent, une perruque rose. Elle renifle, prétend être de souche noble. Laura a promis de me dire qui était mon père si j'acceptais la cure du Dr Simplon. J'ai dit « oui oui » mais je sais qu'elle ment. Que tout le monde ment. Si ça continue je vais perdre encore onze kilos.

A la clinique, à côté de ma chambre, jaune elle aussi, une dame chante tout le temps *Three Blind Mice* : Léontine Chikowski. La mère de Glaenda. Le mari de Léontine, le vieux Milan, se tient très droit et l'em-mène dans le parc.

Il l'aime, oui, il l'aime. Il ressemble à un amoureux. Il ne me dégoûte pas.

Léontine a dû être hospitalisée il y a plusieurs années à cause d'un affreux secret au sujet de Glaenda. C'est beau quand il joue *Gnossienne*... J'écoute, muette. C'était au temps où j'appelais Laura « maman ». On allait quelquefois déjeuner à la Tour-de-Gué, nom de la maison d'Orlanda, et Tosca clabaudait en servant le rôti brûlé :

- Ah! chères artistes, chères artistes...

J'avais vaguement la nausée car elle entrait dans un récit affreux où il était question pour elle de ne pas se laver les parties génitales car un vieux type lui donnait beaucoup d'argent à condition « qu'elle soit sale comme un putois ». Glaenda quittait alors violemment la table pour se mettre au piano.

Three Blind Mice... J'en ai assez de la petite chanson obsédante. Sous les drogues, certains soirs, je me vois dédoublée, glissant sur le mur : un affreux petit canard en plastique au cou trop serré d'un cache-col couleur layette.

TOSCA

Heureusement, j'existe. Je suis l'Indispensable. Je me dévoue à tous nos chers artistes. Dans la majorité, des femmes seules. Comme moi. Ma supériorité sur elles : je suis d'origine aristocratique. Seize ou dix-huit quartiers. Mon ex-mari Bernard me haïssait à cause de cela. Il est vrai que je le traitais de sale roturier. Un jour, il a failli me jeter par la portière d'un train. M'assassiner, quoi. J'ai pu divorcer. Je me harnache bizarrement et je dois puer un peu. Vieillard-du-Vice exige que je porte des slips sales.

C'est pour cela, sans doute, que j'aime tant les roses et les glycines de la maison de ma chère romancière, Josefa Lacolère. C'est encore trop d'honneur que je leur fais d'épousseter leur crasse. Il est vrai que, de temps en temps, je plonge une main ornée de bagues à mon chiffre dans leurs sacs à main. Les temps sont durs. J'aimerais tant porter le collier de Laura ! Il reprendrait à mon cou toute sa classe. Ces chères artistes sont en fait des salopes et je me réjouis de savoir que sans moi, tout irait définitivement à hue et à dia.

Heureusement, j'ai sur moi la clef de leurs maisons. J'ouvre les portes, chez elles, quand je veux.

**Comme je veux. Je suis l'Indispensable, la Tourière.
Des yeux pour voir, des oreilles pour entendre. Et le
numéro de leurs cartes bleues inscrit dans mon cale-
pin recouvert du même lézard que celui de ma
ceinture.**

ORLANDA

Je suis Orlanda Ravel, à l'origine « Ravello », je suppose. Concertiste, spécialiste de Ravel, justement.

On m'adule, on m'écrit, on m'admire, on vient à mes concerts, on m'écoute. On ne m'entend pas et l'on ne me connaît guère.

Je suis née un piano sous les doigts. La musique me vient de loin. D'une famille italienne (Rome) éparpillée depuis la guerre. La misère, la musique... Impossible d'échapper à ma réalité, impossible d'échapper à un talent qui me harasse. Je cohabite avec un don. Glaenda, Laura Josefa sont prises au même piège.

Je travaille depuis des années sur ce Steinway, noir, brillant, au couvercle sans cesse ouvert. Par moments, il me paraît moins noir. Plus familier. Sensible. Un cheval de race. Frileux, irritable, les flancs doux, les courbes tendres, il me ressemble. Un musicien finit par entrer en osmose charnelle avec son instrument : il n'y a pas deux pianos semblables.

Si j'aime la musique ? Question étrange pour une concertiste. Pourtant, tout au fond de moi, une voix lointaine, invisible, s'interroge. Non, non, je n'aime pas la musique, Josefa n'aime pas écrire, Laura n'aime pas

sculpter. Luigi, mon grand-père italien, est mort d'avoir affirmé qu'il aimait la musique. A cause de la musique, je n'ai pu sauver Glaenda. Glaenda Chikowski. Glaenda se moquait toujours de moi quand après un concert où nous venions d'exécuter un quatre mains de Brahms, nous vidions quelques verres de Haig dans le Sofitel réservé par notre agent.

Je monologuais, anéantie par cette maladie incurable qui est aussi la sienne : le don. Il haussait les épaules :

– Cela est sans importance. Tu cherches le bonheur. Tu es bien une femme. Je peux t'apporter le trouble, la musique, mais pas le bonheur... Ce que tu nommes calamité n'est pas cette histoire de don... mais mon amour pour toi, faux, fourbe, malade... Tu aimes un malade, Orlanda. Va-t'en pendant qu'il est temps.

Il dormait déjà, tout habillé. Alors doucement, j'enlevais les vernis noirs, la chemise en soie et j'approchais ma bouche de cette peau à peine soulevée par un souffle inégal.

J'ai cherché une maison pour fuir le boulevard Suchet que je partageais avec Glaenda. Pour fuir ses arrivées en pleine nuit, ivre mort, le smoking défait, accompagné de beaux jeunes gens ou de femmes qui allaient jusqu'à me supplier, moi, défaite de chagrin, de jalousie et de fatigue :

– Laissez-moi le déshabiller, le coucher. Orlanda, je vous en prie.

Alors, après l'enregistrement du quatre mains de Brahms, je suis partie. Laura m'avait aidée à trouver la Tour-de-Gué à Sancy. Je rejoignais mes amies. J'essayais de survivre et laissais la clef de la maison à Tosca pour le ménage.

La Tour-de-Gué : qu'est-ce qui m'avait le plus séduite ? Son portail ? Son vieux puits ? La coulée d'eau sous l'arche du pont ? Le cerisier du Japon ? La flétrissure ancienne de l'escalier ou son ancien propriétaire, le vieux M. Steiner qui achève désormais ses jours aux Lilas Bleus ?

Ma mémoire me renvoie des images : les branches sous la fenêtre mal jointe, les traces de pluie sur les tommettes de la chambre et surtout cette petite goutte glacée derrière la nuque, la nuit, les nuits où j'attendais le coup de téléphone de Glaenda. J'ai peur. J'ai eu peur. J'aurai peut-être à nouveau peur. L'enfer d'aimer. De ne pas l'être. Aujourd'hui, de la maison, je m'en souviens moins bien. Une fumée. Une ruine. Un éboulis de plâtras et de chaînes sous la rouille.

Plus désolé qu'une tombe abandonnée, le jardin disparaissait sous les herbes folles, difficiles à identifier. Faux rosiers, églantiers sanglants, campanules à pieds d'horties, chiendents autour des troncs des pommiers sans fruits... Je revenais du jardin vaguement blessée, petites coupures fraîches au bout des doigts qui mettaient longtemps à cicatriser et dont je prenais conscience en voyant le sang sur les touches du piano. Glaenda. J'y pense sans cesse...

L'été, le jardin réservait d'autres pièges : immobiles, les herbes semblaient protéger le sommeil, le repos à l'ombre : à peine avais-je clos les paupières que sourdaient du sol des nuées d'insectes, grosses fourmis rouges, araignées qui descendaient mollement, suspendues dans l'air, au-dessus de mon cœur.

Alors, j'émigrerais vers le perron. Le jardin me chassait vers la maison. Une fois la porte fermée, les volets clos,

*Cet ouvrage a été réalisé sur
Système Cameron
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
le 31 juillet 1987*

Imprimé en France
Dépôt légal : Août 1987
N° d'édition : 11346 – N° d'impression : 7145